

Le Monde des livres, 10/08 1984

Quand la Grèce retrouvait sa liberté

Le témoignage d'un voyageur qui se nommait Edgar Quinet.

La Grèce tout entière est « une fleur du matin éclose dans la nuit », écrit Edgar Quinet en 1829, dans *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*, un classique du voyage en Grèce, tout à fait méconnu, que *Les Belles-Lettres* ont eu l'heureuse idée de rééditer en y ajoutant un *Journal de voyage* inédit.

1829 : Edgar Quinet a vingt-six ans et une âme très romantique. La Grèce moderne commence de naître. Elle reconquiert son indépendance après huit années d'une guerre atroce contre les Turcs. Edgar Quinet, venu comme membre du corps expéditionnaire français en Morée, découvre ainsi la Grèce à l'heure la plus cruciale et la plus belle de son histoire : à l'aube de la liberté retrouvée. Et c'est d'abord cela qui rend ce livre si attachant : cette présence constante au cours des pages d'un pays meurtri et exsangue, d'une terre dévastée mais enfin libérée.

La Grèce moderne est un des plus précieux documents qui soient sur les premières heures de la nouvelle Grèce. Je dis bien : *premières heures*, car lorsque Quinet débarque à Navarin, dans le sud du Péloponnèse, le 3 mars 1829 à quatre heures du soir, les troupes du pacha d'Égypte Ibrahim ne sont parties que depuis quelques semaines.

Un immense charnier

Le pays est encore sous le coup de la guerre, des massacres et des incendies, au point qu'il se méfie même des Français venus pour le libérer. Les voyageurs occidentaux qui précédèrent Quinet en Grèce — Dodwell, Chateaubriand, Pouqueville, Stackelberg, pour ne citer que les plus connus — visitèrent une Grèce encore occupée par les Turcs.

A peine débarqué, Quinet a devant lui un spectacle de désolation : enfants affamés, hommes hébétés, femmes criant et s'enfuyant à la vue d'un uniforme et d'un étranger, et surtout cadavres et ossements.

Le pays n'a même pas eu le temps d'enterrer ses morts, il est encore un immense charnier. Partout gisent pêle-mêle des crânes, des membres, des morceaux plus ou moins ossifiés que se disputent les chiens et les corbeaux.

Saisissant exemple : « Je me dirigeai vers les restes d'une église byzantine où je croyais voir des marbres écroulés, écrit Edgar Quinet dans le premier chapitre, il se trouva que le porche et le circuit étaient jonchés de blancs squelettes. » Et plus loin, toujours en Messénie : « Je descendis vers la mer pour y chercher le port ; là encore je ne vis sous une nuée de corbeaux que des ossements d'hommes et de chevaux, des débris d'armes et de vêtements que la vague, qui était alors très forte, rejetait avec les pierres et entassait en poussière jusque vers les piliers de l'aqueduc. »

Voilà la Grèce que découvre Quinet : un ossuaire. Mais un ossuaire où il pressent déjà la résurrection de l'histoire. Le pays est réduit à rien, les terres incultes, les moissons brûlées, des milliers d'oliviers ont été incendiés par les Turcs, on ne trouve plus de

chevaux ni de bêtes de trait (un seul couple de bœufs dans tout le Péloponnèse !) et pourtant, malgré la misère, la famine même en certains endroits, malgré l'effroyable hémorragie d'hommes et de femmes entraînée par huit ans de guerre, il pressent que la Grèce est au plus bas de ses ressources mais au plus haut de son espoir.

Il a confiance en ces gens rudes, fiers et déterminés, prodigieusement conscients de l'enjeu du présent, et les pages de ce livre abondent en instants saisissant de vie et d'intuition : la figure d'un *démogéronte*, notable de village, celle d'une femme faisant le feu pour le dîner, la rencontre en haut d'un col avec le président Capo d'Istria et son escorte, une messe nocturne dans un couvent, des enfants jouant avec des ossements de chevaux.

Ces guerriers qu'on croirait revenus des temps homériques

Quinet croise ces figures inoubliables de la guerre, Colocotronis, Nikitas, ces *capétans* qu'on croirait revenus des temps homériques.

Livre précieux donc, émouvant aussi même si son apport archéologique est, lui, moins intéressant. Au cours de son périple dans le Péloponnèse, Quinet parcourt les sites antiques : Messène, Sparte, Mégalopolis, Bassae, Mycènes et Epidaure, il fait des relevés, dessine des paysages et des monuments, nous livre un carnet de notes intéressant.

Mais son apport essentiel est ailleurs. En ce témoignage où, brusquement, parce qu'il a saisi la Grèce en une heure historique, en un présent tragique, il pressent que l'âme ancienne qu'il recherche n'est plus dans les colonnes mais dans le visage, les prières et la volonté de ces Grecs libérés. Oui, au terme de la longue nuit de ce voyage, la Grèce apparaît bien, face au futur, comme une fragile fleur du matin.

Jacques Lacarrière.

LA GRÈCE MODERNE ET SES RAPPORTS AVEC L'ANTIQUITÉ, d'Edgar Quinet, suivi du *Journal de voyage* (inédit). Introduction et notes de Willy Aeschmann et Jean Tucoo-Chala. *Les Belles-Lettres*, 500 p., 550 F.